Document généré le 12 oct. 2024 04:07

Moebius
écritures / littérature

mœbius

On n’est plus des gamines

Françoise Major

Numéro 134, septembre 2012

Les arts martiaux

URI : https://id.erudit.org/iderudit/67545ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Major, F. (2012). On n’est plus des gamines. *Moebius*, (134), 113–120.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2012

Ce document est protégé par la loi sur le droit d’auteur. L’utilisation des services d’Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d’utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l’Université de Montréal, l’Université Laval et l’Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Françoise Major

On n'est plus des gamines

Zach était dans le salon quand je suis revenue, à moitié endormi dans le fauteuil, la télé en bruit de fond. Il s'est redressé en m'entendant entrer.

— Et puis ?

— C'était bien, mais la prof est un peu chiante.

Il se rendormait déjà.

— Bouger un peu, ça me fera pas de tort. Tu devrais, toi aussi, faire un peu de sport…

— Peux-tu oublier les conseils santé, ma chérie ? Tu viens quand même juste de les commencer, tes cours d'étirements sophistiqués.

Il n'y avait pas grand-chose à répliquer. J'ai enchaîné sur le gars qui n'arrêtait pas de nous regarder, Marie et moi.

— Il est grand et il a un bon ventre, on voit des poils sortir de son t-shirt, devant et dans le dos, il en a plein sur les bras aussi, et ses mains enflées viennent pas améliorer la vue d'ensemble. Il porte des pantalons vraiment usés qui pendent… Et sa grosse face beige de toutou me revient pas.

Là, Zach a fait un air de gars qui trouve que sa blonde exagère. J'ai ri.

— Écoute, je te jure que je dirais rien sur lui, vraiment, pas le moindre commentaire, s'il avait pas cette manie de nous dévisager tout le temps, Marie et moi, comme si on était de la chair crue. Même quand il est devant la classe et nous, au fond, il se gêne pas pour se retourner quand il s'étire. Je pense qu'il nous fait des clins d'œil.

Zach m'a dit d'arrêter de m'en faire pour des stupidités. Je suis allée me coucher sans parler du reste. J'ai dormi profondément jusqu'à ce que Noam se réveille en pleurant.

La semaine suivante, Marie a dû rater le cours parce que personne ne pouvait garder Kiki. Maman avait un souper entre vieilles copines prévu depuis des lustres. « Max peut pas faire sa part, pour une fois ? » Elle a changé de sujet, et je n'ai jamais su finalement. Quel petit con !

Je suis arrivée au centre une dizaine de minutes en retard. Je n'en croyais pas mes yeux. Ils étaient encore assis en cercle, en train de papoter sur leur vie et tout ça. C'était une thérapie ou quoi ? Au premier cours, il avait fallu se présenter, expliquer pour quelles raisons on s'était inscrits. Pour moi, rien de sérieux : me remettre à bouger, voir ma sœur. Pour les autres : problèmes articulaires, blessures, anxiété, quête spirituelle. On avait gaspillé la moitié du cours à écouter ces médiocrités. Pour passer le temps, j'avais observé les lampions rouges, les guirlandes dorées, et les offrandes disposées devant des photos de vieux moines ; la prof faisait oui de la tête avec sérieux, comme si tous ces gens allaient être guéris après leur dizaine de cours à cent vingt dollars. Non, mais quelle panacée ce taï chi. Je me jurais que je resterais terre à terre. Mon tour venu, j'avais dit : « Moi et ma sœur, on a envie de bouger parce que », mais la prof m'avait coupée. « Votre sœur pourra s'exprimer elle-même, parlez-moi de vous. »

Cette semaine, ils avaient fait ça plus rapidement. La conversation était terminée ; on me regardait ôter mon manteau en silence. Ça m'a mise mal à l'aise. J'ai voulu me dépêcher et ma bouteille d'eau est tombée au sol.

À part les vieux déglingués qui cherchaient à guérir, il y avait des filles autour de vingt ans, habillées ce qu'il y a de plus chic dans la tenue sportive. Elles m'énervaient avec leur souplesse et leur corps maigre. Marie, elle était comme ça avant, je veux dire avant Kiki, toute menue malgré les quarante desserts qu'elle engouffrait tous les jours. Moi, je n'ai jamais été grosse, juste normale, mais on pensait que j'aurais dû faire plus d'efforts, je le sentais bien.

J'ai rejoins le cercle. Leïla me scrutait avec son sourire perpétuel. Le vernis de la femme zen ne s'écaille donc jamais ? Elle m'a demandé comment je m'étais sentie après le cours de la semaine dernière. « Comme un charme, j'ai

dit, pas de courbatures, rien. » Elle gardait les yeux sur moi. Muette. Pourquoi étais-je certaine que les autres n'avaient pas subi ce traitement ? J'ai cru bon d'ajouter que je me sentais différente depuis, d'une façon que je n'aurais pas pu expliquer avec des mots. C'était faux, évidemment. Mais ma bonne volonté a eu l'air de dissiper le malaise.

Le gars louche était encore là à faire ses simagrées quand nos regards se croisaient. J'ai remarqué la rosacée sur son nez, ses cheveux sans coupe, trop longs. J'attendais qu'il se choisisse une place pour m'installer le plus loin possible de lui. Il prenait son temps. Il hésitait. Il a échoué au milieu de la pièce : je pouvais aller en avant et cesser de penser à lui, ou me cacher au fond et le surveiller. J'ai choisi l'avant. Ses yeux de porc se sont posés sur mon cul tout le long du cours.

On a « séparé la crinière du cheval » pendant presque une heure. Difficile de me concentrer, avec l'autre et ses regards insistants. Leïla passait voir tout le monde un par un. C'était long. Elle s'est finalement arrêtée devant moi, « bien, très bien, bon alignement, il y a déjà du changement depuis la semaine dernière », elle a appliqué une poussée dans le bas de mon dos, « détends tes épaules, c'est important d'avoir le dos droit, inspire, expire, tu peux pousser le mouvement plus loin, oui, c'est ça, mais il faut que l'énergie reste fluide. »

Pendant une heure trente, inspirer, expirer, faire le vide et ne penser à rien. Ne penser à rien ? J'avais constamment Noam en tête. Je ne voulais pas qu'il pleure pendant que j'étais partie, qu'il donne du mal à Zach. Il faudrait que je trouve une garderie de toute urgence. Bientôt, ce serait le retour à la caisse populaire, suggérer des placements, autoriser des prêts et des hypothèques, refuser des prêts et des hypothèques, prendre des pauses de quinze minutes, dîner avec Thomas et Marilyn, endurer leurs commentaires quand je mangerais des choses qu'ils ne connaissent pas, des trucs « exotiques » comme des câpres ou des lychees… Ces deux-là trouveraient le moyen de me faire sentir que je mange trop, surtout que mon ventre pend bizarrement. Il faudrait attendre avant les chocolats à la cerise. Sauf les dimanches après-midi. J'en mange un, deux ou trois, paraît qu'il faut trouver le juste milieu entre gâterie et gloutonnerie.

J'avais fait le vide un bon huit secondes. On a terminé le cours couchés par terre, dans une posture de yoga. Il fallait imaginer une lumière blanche qui circulait d'un bout à l'autre de notre corps. Je me suis endormie. « N'oubliez jamais que votre manque de souplesse physique est un symptôme de votre manque de souplesse psychologique », a dit Leïla avant de nous souhaiter bonne semaine en faisant un petit salut, mains jointes comme les Japonais.

À la maison, Zach faisait la vaisselle. Il m'a embrassée et m'a raconté en détail la partie de hockey. J'ai fait semblant d'écouter puis j'ai voulu savoir comment allait Noam. « Il va, il va. Et toi, tu vas ? » On commençait à se caresser quand Noam s'est réveillé.

Après le déjeuner, je suis allée chez Marie pour lui montrer les nouveaux enchaînements. Elle jouait avec Kiki sur un tapis de plastique qui fait des bruits d'animaux. C'était difficile de me souvenir de tout. Je m'écartelais dans une imitation grotesque de la grue blanche quand Kiki a hurlé de terreur parce que le tapis avait meuglé sous mon pied droit. Les cris ont réveillé Noam. Concert. « Et le gros dégoûtant, il était là ? » Pfff, elle n'avait qu'à venir pour connaître les potins intéressants.

Semaine trois. Marie oublie le t-shirt du centre. Leïla lui demande un don volontaire pour lui prêter un des siens. Franchement, on ne savait pas trop combien ce petit « service » pouvait valoir. Marie a laissé quelques vingt-cinq sous dans la poterie à la réception, sur laquelle il était écrit : MERCI POUR VOS DONS.

Encore un cercle de blabla, les signes du printemps dans notre corps, une nouvelle série d'enchaînements, des conseils sur ci, sur ça. Puis on a dû se mettre en équipe. Le gros dégoûtant parcourait la salle de ses yeux humides. Tout le monde avait trouvé un partenaire ; il s'est dirigé vers l'avant. « Wow ! Leïla en a de la chance ! » a chuchoté Marie. On rigolait comme des adolescentes quand Leïla est apparue à côté de nous : « Les filles, je vais vous demander de vous séparer. Travailler avec quelqu'un que vous ne connaissez pas va vous permettre d'être plus concentrées. Vous devez développer votre confiance ! » En un rien de

temps, Marie s'est retrouvée avec Leïla, et moi, avec le gros dégoûtant.

Son dos était un peu voûté. Son ventre le limitait. J'évitais de regarder le haut de ses fesses, dévoilées par ses pantalons trop larges. Rien à faire : il ne comprenait pas mes suggestions pour améliorer sa posture. J'ai dû me résoudre à diriger ses épaules, à effleurer sa peau, à sentir ses poils sous mes doigts. Boulanger, facteur, comptable, j'essayais de lui inventer une vie. Je n'ai pas réussi.

« Vivez cette semaine en donnant la pleine mesure de vous-mêmes ! » Leïla reprenait ses courbettes ridicules. Les trois quarts du groupe se sont agglutinés autour d'elle, « Qu'est-ce que tu penses de ça, Leïla, qu'est-ce que je devrais faire, j'ai réalisé que… » Marie tendait l'oreille ; je préférais m'éclipser en douce au lieu de m'étaler.

Les cours ont défilé. Malgré ce que Leïla promettait, je ne sentais aucune amélioration côté souplesse. Elle nous demandait de nous exercer à la maison, mais c'était au-dessus de mes forces. Le jour, avec Noam, les repas, le ménage : pas le temps. Le soir, me contorsionner pendant que la télé joue fort, que Zach m'observe du coin de l'œil ? J'aurais dû m'inscrire au gym du quartier. Mon pendouillant serait peut-être parti. Et puis ce n'était pas comme si Marie et moi on passait vraiment du temps ensemble au taï chi. Elle venait de moins en moins, de toute façon. Soit elle était trop crevée, soit maman ne pouvait pas garder.

Un soir qu'on revenait du cours, Marie ne parlait pas. Ça me rendait mal à l'aise de marcher en silence. J'ai fini par lui demander ce qui clochait. Elle s'est fait prier, m'a assuré qu'il n'y avait rien, non, vraiment, jusqu'à ce qu'elle dise que le temps nous effrite. « Même si on a l'air jeunes, dans dix ans, quinze tout au plus, nos enfants vont penser à nous avec pitié. Si on a un peu de chance, ils seront reconnaissants. Mais la pitié, on n'y échappera pas. » Je n'ai pas su quoi répondre. J'hésitais entre lui demander qui lui avait mis ces idées en tête et réciter les encouragements habituels, mais non, mais non, la vie est belle, pense à Kiki et à ses sourires de Chinoise, pense aux cornets à la vanille sur mon balcon, pense à, quand elle a rajouté : « En tout cas, profite bien de ces années avec Noam. Les meilleures, je crois. »

À la maison, Zach dormait. J'ai fermé la télé. « Zach ? »

Quelques semaines avant la fin de la session, Leïla nous a annoncé les yeux scintillants qu'aujourd'hui, ce serait un cours hors de l'ordinaire : elle avait préparé un spécial *circulation céleste*. Méditer pendant une heure trente ? Des « Quelle belle surprise ! » ont fusé pendant au moins cinq minutes. Marie n'était pas là ; j'étais vouée à ruminer ma déception.

Sans vraiment m'en rendre compte, je me suis assise à côté du gros dégoûtant. J'avais abdiqué durant les dernières semaines, même s'il continuait de m'observer. Après tout, il est « indispensable de cultiver le détachement ».

Il fallait faire circuler le *chi* ; j'ai pris sa main. J'étais toujours aussi nulle en méditation. Et j'avais faim. Je pensais Noam, Zach, Marie, hypothèques, chocolats à la cerise. On répétait nos mantras depuis un bon trente minutes quand j'ai senti sa grosse main chaude. Mais qu'est-ce que… ? J'ai entrouvert mon œil gauche. Rien. J'aurais pourtant juré qu'il me flattait. Sans doute le « flux d'énergie » qui circulait trop bien. Du coin de l'œil, j'ai vu Leïla qui m'observait, les yeux plissés. Avec une voix trop douce, trop lisse, trop tout, elle répétait sur un ton quasi inhumain : « Vous gardez les yeux fermés… Vous êtes détendus… Vous vous concentrez sur l'énergie qui émane de vos voisins et qui circule en vous… Vous gardez les yeux fermés… »

Je me suis levée dès qu'elle nous a souhaité une excellente semaine en joignant les mains. Elle m'a fixée d'un regard perçant qui m'a paralysée, mais les autres l'ont encerclée et elle est disparue derrière eux, dévorée peut-être. Le gros dégoûtant m'a rejointe au vestiaire. J'enfilais ma veste de laine sans le regarder.

— Ta copine, elle vient plus ?

Sa voix était moite.

— C'est pas ma copine, c'est ma sœur.

— Ah. Et elle vient plus?

— Non.

Je faisais de mon mieux pour être sèche.

Un silence a suivi. Mais il continuait, plié sur lui-même pour attacher ses chaussures.

— C'est la première fois que tu fais du taï chi ?

J'ai pris mon sac de sport, j'allais m'enfuir. En me retournant, j'ai failli foncer dans Leïla qui se tenait tout près. Droite. Les mains sur les hanches.

— Ta sœur ne vient plus au cours ?

Ils s'étaient donné le mot.

— Non, je pense qu'elle ne viendra plus.

— Ah bon, pourquoi ?

Parce que t'es trop chiante.

— Tu sais, Leïla, Marie est très occupée. C'est pas toujours facile de planifier avec un bébé.

Je ne pouvais pas croire que j'étais en train de justifier des absences comme à l'école primaire.

— Ça vous fait quel âge, à toi et à ta sœur ?

— Pardon ?

— Marie et toi, vous avez quel âge?

Elle me regardait de haut en bas sans se gêner. Je n'aurais pas été étonnée qu'elle me tâte le gras du ventre.

— Vingt-neuf et trente-deux, pourquoi ?

— Oh ! Dis donc, on n'est plus des gamines.

Elle s'est tue. Assez pour attiser le malaise. Puis :

— Faudrait vraiment faire attention, vous deux. Tu sais, avec les enfants, on trouve toujours une excuse pour ne pas prendre soin de soi. Et on se laisse aller…

Mais qu'est-ce qu'elle en savait ? J'ai cherché du regard le gros dégoûtant. Parti.

— T'as raison, Leïla, faut faire des efforts si on veut être belle et en forme comme toi ! »

Zach était dans le salon quand je suis revenue, à moitié endormi dans le fauteuil, la télé en bruit de fond. Il s'est redressé en m'entendant entrer.

— Et puis ?

J'ai inspiré et expiré profondément.

— Bah. *Fuck* le taï chi !

平
鬼